

croyait absolument sûr d'être mis en liberté le lendemain, aussitôt après avoir été entendu, et se promettait d'obtenir justice de ceux qui, par une impardonnable légèreté, l'avaient fait traiter en criminel.

Néanmoins, quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne pouvait s'empêcher de ressentir quelque inquiétude en songeant que la justice humaine est tout ce qu'il y a de moins infailible, que les erreurs judiciaires sont fréquentes, et que d'innombrables innocents ont payé pour les coupables.

Il se demandait en frissonnant de quoi on l'accusait, si le hasard ne l'avait pas compromis à son insu dans quelque sombre et sanglante aventure, si des semblants de preuves n'existaient pas contre lui, et si, malgré son innocence, il parviendrait à se justifier.

Sa nuit fut terrible. Depuis le moment où la porte de la cellule fut refermée sur lui, jusqu'à l'heure où les clartés grises de l'aube remplacèrent les ténèbres, il ne ferma pas les yeux.

Les minutes lui paraissaient longues comme des heures, tant son anxiété devenait intolérable à mesure que le temps s'écoulait.

Il aurait donné de grand cœur une ample part de sa fortune pour avancer l'instant de sa comparution devant un magistrat.

Un peu après le point du jour il entendit la clef massive tourner dans la lourde serrure.

La porte s'ouvrit. Un gardien entra.

Il venait constater de visu l'état du prisonnier.

Yvan Smoïloff l'interrogea, mais la consigne étant donnée de se taire, il n'obtint aucune réponse et, en face de ce mutisme persistant qui l'exaspérait, il lui fallut un grand effort de volonté pour maîtriser sa colère.

Vers neuf heures on lui apporta des aliments auxquels il ne toucha pas.

Deux heures plus tard la porte s'ouvrit de nouveau, et le gardien reparut escorté de deux soldats de la garde de Paris, qui, personne ne l'ignore, est chargée du service des prisons.

—Que me voulez-vous ? demanda le Russe.

—On vient vous chercher pour vous conduire chez le juge d'instruction.

—Ah ! enfin ! ! s'écria le jeune homme. Je suis prêt...

Et il s'élança vers la porte de sortie.

Le gardien l'arrêta du geste et lui dit avec un gros sourire :

—Un instant donc !... Ne soyez pas si pressé... Il y a une petite formalité à remplir d'abord...

En même temps il secouait d'un air goguenard une fine chaînette d'acier qu'il tenait à la main.

Le Russe regardait sans comprendre.

—Une formalité ?... murmura-t-il.

—Parbleu...

—Laquelle ?

—Celle de vous *ligotter*, donc... autrement dit, de vous mettre les menottes.

Yvan pâlit et fit un pas en arrière.

—Me mettre les menottes ! ! répéta-t-il d'une voix altérée. Mais pour qui me prend-on ici ?... Oh ! jamais !... jamais !...

—Allons... allons... ne faisons pas de manières... dit sèchement le gardien ! Il ne s'agit point de raisonner, mais d'obéir... Je ne connais que les ordres qu'on me donne... Je mettrai les menottes à mon propre père, si c'était la consigne... Je vous les mettrai donc... si ce n'est de bon gré, ce sera de force... Tendez vos mains, et plus vite que ça...

Le comte regardait avec effarement son brutal interlocuteur.

Il comprit, comme la veille au soir au moment où on était venu l'arrêter, que toute lutte était impossible contre la force matérielle, ou ne pouvait du moins aboutir qu'à une honteuse défaite.

Mieux valait donc céder tout de suite et hâter ainsi la fin d'une situation effroyable.

Sans ajouter un mot, avec un sourire d'écrasement mépris, il tendit ses mains au gardien ; mais, si cuirassé de stoïcisme qu'il voulût être, un frisson mortel

secoua son corps de la nuque aux talons quand les chaînons glacés de l'acier touchèrent ses poignets brûlants de fièvres.

L'opération du licottage ne dura que la dixième d'une seconde.

—En route ! commanda l'un des gardes de Paris.

Le comte, que l'un des hommes précédait et que suivait l'autre, longea des couloirs sans fin et gravit les nombreuses marches d'escaliers étroits, avant d'arriver à la galerie sur laquelle donnent les cabinets des juges d'instruction.

La porte d'un de ces cabinets s'ouvrit.

Yvan Smoïloff, poussé par le garde qui marchait derrière lui, en franchit le seuil.

—M. de Gibray s'y trouvait déjà, assis derrière le bureau de dossiers et d'objets divers.

Son greffier occupait une petite table près de ce bureau.

Le Russe, en entrant, fit une ébauche de salut en inclinant légèrement la tête et le haut du corps.

Le juge d'instruction embrassa d'un coup d'œil rapide toute la personne de l'inculpé, puis son regard s'arrêta sur le visage de l'homme qu'il croyait un grand criminel, et dont il allait sonder l'âme et deviner les terribles secrets.

Ce visage, très pâle, était indéchiffrable et n'exprimait qu'une froideur voulue, une froideur de marbre et d'acier.

—Suis-je devant un magistrat, monsieur ? demanda le comte Yvan avec une hautaine politesse.

—Vous êtes devant le magistrat chargé de vous interroger et à qui vous devez répondre... fit Paul de Gibray.

—Répondre, soit ! reprit le Russe. Pourquoi ne répondrais-je pas, n'ayant rien à cacher ? Mais auparavant je voudrais savoir de quel droit vos policiers ont osé m'arrêter, me jeter en prison, et m'infliger une effroyable honte en m'attachant les mains comme si j'étais un voleur ou un assassin !...

Tandis que parlait Yvan Smoïloff, le juge d'instruction ne le quittait pas des yeux.

Convaincu qu'il avait en face de lui l'infâme auteur du double meurtre du Père-Lachaise et de la rue Ernestine, il était étonné de son sang-froid en même temps que révolté de son cynisme.

—Mes policiers, comme vous dites, répéta-t-il en soulignant à dessein ces deux mots, ont exécuté les ordres donnés au nom de la vindicte publique par le représentant de la justice et de la loi.

—Ce représentant, quel est-il ?

—Moi.

—Eh bien ! à vous, monsieur, qui avez donné ces ordres, je me plains de la manière odieuse dont, moi, étranger, je suis traité dans un pays qui passe cependant pour le plus hospitalier qu'il y ait au monde ! ! J'ai été, hier au soir, arrêté au milieu de mes amis invités par moi à une réunion intime et joyeuse... Pour arrêter un gentleman dans de telles conditions, il faut un motif... Pour le traiter comme un voleur ou comme un assassin, il faut qu'on l'accuse de vol ou d'assassinat... De quoi m'accuse-t-on ?...

M. de Gibray pensait :

—En vérité, c'est prodigieux ! Les rôles sont intervertis... Le misérable, au lieu de courber la tête interroge, et ce serait à moi de répondre ! Quelle audace !

En même temps l'indignation et le mépris se peignaient sur son visage.

Cette double expression n'échappa point au regard intelligent d'Yvan Smoïloff, qui se sentit plus effrayé qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

—C'est donc bien grave ?... murmura-t-il. Est-ce que véritablement, monsieur, vous me prenez pour un malfaiteur ?

XLVII

Paul de Gibray voulut frapper un grand coup.

Mettant de côté les préliminaires habituels d'une instruction, il regarda le Russe bien en face et lui demanda :

—Qu'avez-vous fait le 20 de ce mois, c'est-à-dire il

y a trois jours, à partir de trois heures de l'après-midi jusqu'à deux heures du matin.

—Monsieur le juge, répliqua froidement le comte Yvan, vous n'obtiendrez pas un mot de moi avant de m'avoir dit de quel crime on m'accuse.

—C'est à moi d'interroger... c'est à vous de répondre...

—Soit ! Vous pouvez refuser de m'apprendre ce que je veux savoir, mais vous ne pouvez me contraindre à rompre le silence...

—Ce misérable a une volonté de fer ! pensa le juge d'instruction. Il se taira, si je ne lui cède... Mieux vaut en fuir...

Puis, tout haut :

—Vous êtes inculpé du crime d'assassinat...

Une immense stupeur se peignit sur le visage bouleversé du comte.

—D'assassinat ? s'écria-t-il ; je suis accusé d'assassinat, moi ! ! Allons vous ne parlez pas sérieusement, monsieur ! ! Une telle accusation serait grotesque si elle n'était monstrueuse...

—Respectez la justice, monsieur ! fit impérieusement Paul de Gibray.

—La justice qui s'égare à ce point n'est plus la justice ! répondit le Russe. Et, qui ai-je assassiné, s'il vous plaît ? poursuivit-il.

—Deux personnes... Un homme et une femme...

—Deux personnes !... répéta le comte avec un rire nerveux. En vérité, monsieur, cela devient à tel point bouffon que je me demande si je suis en ce moment devant un juge ou devant un fou...

M. de Gibray eut peine à contenir un geste de colère.

—Prenez garde ! dit-il d'une voix altérée. Toute patience a des bornes et vous abusez étrangement de la mienne... Ni comme magistrat, ni comme homme, je ne dois plus longtemps supporter vos insolences... Changez de ton et, si vous vous prétendez innocent, essayez de me démontrer votre innocence, sinon je vous ferai reconduire en prison et j'attendrai, pour vous interroger de nouveau, que vous soyez redevenu calme... Dans votre intérêt même changez de ton, je vous le conseille...

Yvan Smoïloff comprit qu'il n'existait pour lui qu'un seul moyen de sortir de la situation effroyablement critique où la fatalité l'avaient mis. C'était de se soumettre aux exigences de cette situation.

En conséquence il fit un violent effort sur lui-même, il imposa silence à son orgueil et il dit :

—Interrogez-moi donc, monsieur, je répondrai...

—Comment vous appelez-vous ?...

—Yvan-Nicholas, comte Smoïloff...

—Quelle est votre nationalité ?

—Je suis sujet russe...

—Où êtes vous né ?

—A Saint-Petersbourg.

—Quel est votre âge ?

—Vingt-cinq ans...

—Avez-vous encore votre père et votre mère ?

En entendant cette question, le jeune homme sentit un léger frisson courir sur sa chair.

Ses yeux devinrent humides.

Il fallut un nouvel effort de sa volonté pour arrêter au bord de ses paupières les larmes prêtes à s'en échapper.

Mon père et ma mère sont morts... murmura-t-il d'une voix sourde.

—Où se trouve votre résidence habituelle.

—A Saint-Petersbourg.

—Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

—Depuis neuf jours.

—Où êtes-vous descendu ?

—Au Grand-Hôtel.

—Arriviez-vous directement de Russie ?

—Non, mais de Londres où j'ai passé quinze jours en venant d'Anvers. J'avais voyagé précédemment pendant quelques semaines en Suisse et en Italie...

—Avez-vous un passeport ?

—Oui.

—Comment se fait-il qu'on ne l'ait trouvé ni dans votre portefeuille, ni dans vos malles ?

—Il est à l'ambassade russe...